

ESQUISSES

POUR LES

MARINS BRETONS

Abbé R. HAMEL

1949

LES PRESSES BRETONNES

— 12, Rue Poulain-Corbion, 12 —

— SAINT-BRIEUC —



R. MICHEAU-VERNEZ -

A Son Excellence Monseigneur COURCOUX

Evêque d'Orléans

A Monseigneur LE CUZIAT

Aumônier de la Marine

A tous les Marins et aspirants Marins

sortis du Quenquis depuis 8 ans

et à travers eux à tous les Marins Bretons

je dédie ces vers.

Abbé R. HAMEL.

Perros-Guirec, le 1^{er} Janvier 1949.

Nil obstat :

Brioci, die 4^o Julii 1949.

Y. BROCHEN,
vic. gen.

En vente chez l'auteur :
Le Quenquis, en Perros-Guirec,
c/c Rennes 811-85,
et chez les Libraires dépositaires.

Salut, terre de foi, terre des grands amours !
Sur ton sein rude et fort fleurissent les merveilles
autant que les ajoncs qui brodent tes atours !

L'horizon infini des flots que tu surveilles
te forme une ceinture — et tes rocs attentifs
suivent encore en mer — dans les lueurs vermeilles

des couchants indécis — tes fils aux yeux pensifs
livrés à la merci des montagnes mouvantes
et des courants unis qui filent aux récifs.

On rêve bien souvent dans les maisons flottantes !
Leur rêve est plein de toi ! Comme un bouquet aimé
garde en ses brins séchés des senteurs enivrantes,

ton parfum n'est jamais, pour eux, tant embaumé,
que lorsque tu n'es plus, dans le lointain qui sombre
à la ligne du ciel, sous un voile embrumé,

qu'un refuge d'amour, une clarté sans ombre,
celle que nous voyons, quand nous fermons les yeux
sur les chers souvenirs entrés dans la pénombre.

Le vrai visage de la Bretagne

Ah ! grande est ta puissance, ô terre des aïeux !
Tes schistes, tes granits te tiennent amarrée
face au grand Océan dans les flots furieux !

Ainsi ta foi d'antan, jalousement ancrée
à la foi de tes saints fait de toi pour toujours
une arche de salut, presque île consacrée !

Des cortèges naïfs sillonnent tous les jours
entre leurs deux talus tes routes montueuses.
Ils s'en vont en chantant vers les clochers à jours !

Par les creux des chemins, sous les sentes ombreuses,
sur le flanc des côteaux, ils semblent divaguer.
Lorsque dans les ajoncs aux touffes vigoureuses

s'enfoncent les porteurs que le vent fait tanguer,
les saints semblent aller tout seuls dans la lumière
et sur des houles d'or ils paraissent voguer !

Notre-Dame d'Arvor s'avance la première
et sainte Anne et saint Yves et tous les grands patrons
Le plus humble d'entre eux possède sa bannière

où sont dépeints ses traits pour les jours des pardons.
Et le Ciel presque entier laisse au son des cantiques
un sillage de Dieu sur les chemins bretons.

Ton sol dur a fleuri en sveltes basiliques
qui pointent vers l'azur un mât audacieux.
Et tes clochers des champs, campaniles rustiques

lancent à ciel ouvert l'appel harmonieux
qu'éparpille le vent, de son aile sonore.
Les anges voyageurs qui sillonnent les cieux

aiment à survoler cette mystique flore
qui bourgeonne et te pare en toutes les saisons :
les calvaires ouvrés que fait vivre l'aurore,

les croix des carrefours et des grands horizons,
celles qui, des talus émergeant toutes basses
égalent la splendeur des plus nobles blasons.

La céleste Vigie

Il est vrai que jamais leurs ailes ne sont lasses !
Mais, s'ils se reposaient, avec un saint émoi
ils abattraient leur vol sur tes hautes terrasses.

Par un geste touchant, un élan de ta foi,
ton terroir tout entier est fief de Notre-Dame.
Eux sont ses messagers. Ils sont chez eux, chez toi.

Car " Chez toi " c'est " Chez Elle ". Et la plus noble dame
jamais tant dans sa dot ne compta de maisons.
Au sommet des rochers que la fougueuse lame

taille à coups de ciseau, dans le creux des vallons,
sous le vert transparent d'un ombrage paisible,
au centre de la ville et parmi les moissons,

la Dame de Bretagne est partout accessible
et trône à sa fenêtre au-dessus du portail.
Mais, si de sa bonté le sourire visible

accueille le terrien dans l'éclat d'un vitrail,
sous le décor altier d'un croisement d'ogives
ou la naïveté d'un reluisant émail,

son Cœur va poursuivant d'autres prérogatives !
Ses hauts-lieux consacrés ne sont que le hunier
d'où son Regard parcourt les amples perspectives

des rivages que bat, à grands coups de bélier
la mer câline et glauque, enjôleuse et traîtresse.
Dans le jour, le soleil a fait son joaillier ;

la nue offre son dos aux pieds de sa Maitresse ;
l'azur se fait profond quand elle veut passer.
Lorsqu'au loin, dans le soir, s'attarde sa tendresse,

sur les plages d'En-Haut la nuit court ramasser
des étoiles de feu et des conques brillantes
que, tremblante d'amour, elle vient enchâsser

au Manteau Virginal en gemmes rutilantes !
Ainsi, rien de ses fils ne lui reste étranger.
Dans la rade tranquille — au sein des épouvantes,

des tempêtes, du vent — dans l'extrême danger —
dans les moites torpeurs des chaudes latitudes —
aux heures de détresse où pourrait naufrager

un pauvre cœur humain noyé de solitudes,
Elle est là ! Tout s'éclaire ! Et sur les doux refrains
des pardons d'autrefois, flottent les certitudes !

Visions du terroir !

Tu seras au pays pour les beaux jours prochains !
Ferme les yeux, marin ! Tu verras comme en rêve
les îles s'avancer dans les brouillards lointains !

C'est la côte là-bas qui s'incurve et la grève
dessine la blancheur de ses galets roulés
sous le chaos des rocs dont le dos se soulève.

Vois, par-dessus la rive et ses flancs écroulés,
la brume a remonté ses trainantes grisailles
et réchauffe au soleil ses voiles enroulés.

Les maisons des pêcheurs que pavoisent les mailles
des filets qu'on répare entourent le vieux port
comme un vol d'oiseaux gris perdus dans les rocailles

et les goëmons bruns sur la vase qui dort.
D'autres montent le long de la pointe avancée
dont le rude éperon coupe et brise l'effort

de la vague qui s'enfle et bondit, courroucée,
pour cracher ses embruns. Au fond, sur le plateau,
le clocher interrompt la ligne nuancée

qui sépare le bleu du ciel du bleu de l'eau,
C'est l'heure de la mer. Tout frémit et s'anime
Sous l'immense baiser apposé comme un sceau



à la terre conquise. En sa ferveur intime
le flux s'endurcissant recouvre tous les fonds.
Les bateaux endormis, au rythme qu'il imprime

se laissent soulever. Des flots déjà profonds
les clapotis chantants s'enivrent de lumière
et peuplent de trésors les grands herbiers féconds.

Le quai s'éveille et rit. La « Gaby » la première,
vient de rentrer au port. Les autres, par bon vent,
sont déjà dans la passe. « Ar Vro », « La Fauconnière »,

« Stereden Vor », la « Saint-René », le « Taillevent »
enfient sur les haubans leurs triangles de toile
au rouge délavé. D'un long regard fervent

les gamins jusqu'au port accompagnent la voile.
Sous des vols bas d'oiseaux, les coiffes de linon
papillonnent gaiement — et leur blancheur étoile

le mur sombre du môle où se vend le poisson.
Les ors roux des tacauds, des vieilles, des dorades
répandent ça et là des reflets de moisson

sur les pâleurs d'argent qui tombent en cascades
des paniers ruisselants. Les pêcheurs — en mâchant —
remontent l'escalier miné par les pholades.

A présent tout est plein. Dans les feux du couchant
sur des lits de rayons les barques dodelinent.
Partout à l'infini, la vague enfle son chant.

Câlinés par le jeu des rythmes qui fascinent,
tous les petits bretons rêvent de naviguer
sur les fonds transparents où des reflets cheminent.

Que de fois n'as-tu pas entrepris de vaguer
tout seul, à la godille, en longues randonnées,
— croyais-tu ! — dans le port ! Ton désir d'embarquer

s'affirmait et brûlait au long de tes années.
Un matin, tu partis ! Les domaines houleux
devinrent tes palais ! Les paroles données

ne se reprenant plus, tu restes amoureux
de leurs clartés sans fin, de leur désert austère
où le monde d'en bas rejoint celui des cieux.

Pourtant un lien très fort t'amarre encore à terre !
Rappelle-toi la lande où le creux opportun
d'un sentier retiré voila l'aveu sincère

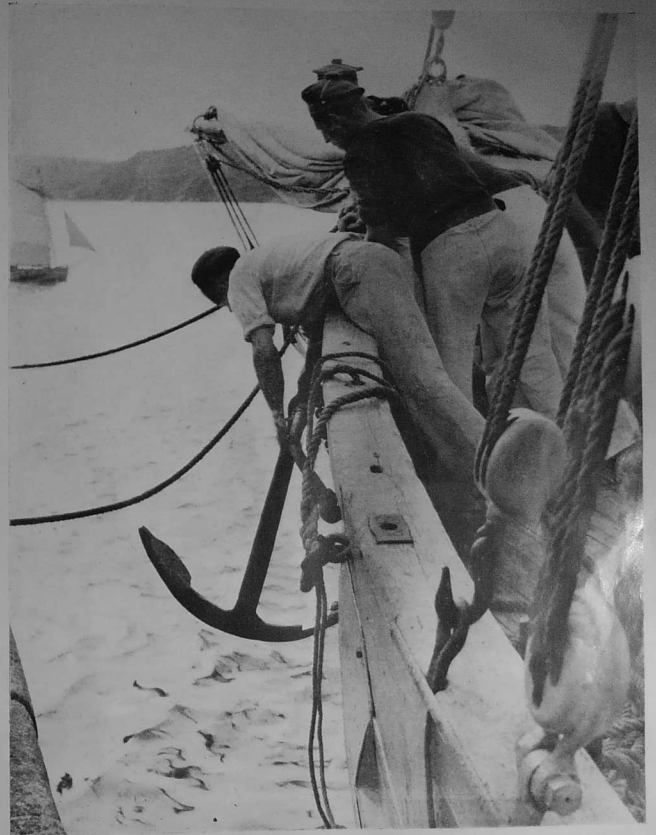
qui fit fondre deux cœurs et n'en laissa plus qu'un.
Maryvonne rougit mais ne fut point surprise.
Les mots tremblaient un peu aux lèvres de chacun

et le premier baiser fleurit sa main conquise
Rêve, marin breton, rêve de ce beau jour !
Rêve du gazouillis que t'apporte la brise

et qui part d'un berceau. Beau fruit de ton amour,
ton gros François sourit aux crêpes qui s'envolent
pour laisser rissoler l'autre face à son tour.

Yvon et la Jeannick sautent et cabriolent,
imitant les sursauts de la poêle au fond noir
où rougeoient sourdement des feux qui farandolent.

Entends-tu maintenant ? C'est l'Angelus du soir.
Les clochers par-dessus les maisons, les brayères,
font résonner d'Ave les échos du terroir.



Ils laissent doucement s'égrener leurs prières
comme les grands pommiers laissent tomber leurs fleurs.
Le vent, élargissant ses rondes coutumières,

ramasse leur chanson, la perd dans les hauteurs
et la jette vibrante en plein cœur de la houle !
Carillons de chez nous ! Sublimes voyageurs !

Dans leurs hymnes de fête à tes yeux se déroule
un cortège béni, celui de ton François
au jour de son baptême. A l'abat-son d'où coule

un regard sur le bourg, la cloche en tapinois
disait en s'abreuvant de lumière et d'amour :
« Je sonnerai, bien sûr, pour ce joli minois ».

Sous le porche assombri par l'effet du faux-jour,
tu revois ton recteur. L'ostensoir flamboyant
vient s'offrir au soleil ! Et là haut dans la tour,

les gros oiseaux d'airain chantent dans l'air brûlant.
Tout frémit à l'entour, de leurs voix triomphales.
Le dais brodé se lève et recouvre, tremblant,

le Mystère du Dieu qui parmi les rafales
des louanges d'en-bas, emprunte nos chemins.
Autrefois, tu marchais sur les traces royales

dans les senteurs d'encens et les fleurs des jardins.
Mais voici que la nuit monte du fond des terres.
Tout s'estompe et se perd en contours incertains.

Les maisons, çà et là, pointillent leurs lumières.
Des phares, par instants, jettent tous les éclats
de leurs gros yeux vitrés, puis ferment les paupières.

D'autres, sur les îlots, accusent les méplats
des écueils dont la côte est partout festonnée.
La Bretagne étincelle en milliers de carats

comme aux soirs des pardons la Vierge couronnée
fait briller à son front des feux éblouissants.
Bientôt s'endormira la tendre maisonnée.

Jette un dernier regard sur chacun des enfants,
sur ton mignon François, sur Jeannick la pouponne
et sur ton grand Yvon — et dans tes bras puissants

pour un baiser très long serre ta Maryvonne.
Enfin recueille-toi, la paix de Dieu descend
sur ton cœur de marin et la terre bretonne.

Au-dessus des landiers la lune se suspend.
Ses rayons veloutés font comme une Présence
dans le désert des rocs. Et le flot qui descend

se perd dans les lointains, étouffe sa cadence,
A l'appel d'un Chorège invisible à nos yeux
l'office solennel des belles nuits commence.

O ma gwir Vro

Ah ! garde ton trésor ! Que le faisceau joyeux
des bonheurs du pays en tous lieux t'accompagne
ô marin, qui t'en vas porter sous tous les cieux

les parfums et le cœur de toute la Bretagne !
Apprends au monde entier que tu vis d'idéal !
Montre-lui que pour toi la vie est mieux qu'un baigne

où l'amour n'aurait droit qu'au mirage banal,
aux attraits frelatés des pays exotiques.
Ceux qui pensent ainsi te connaissent bien mal !

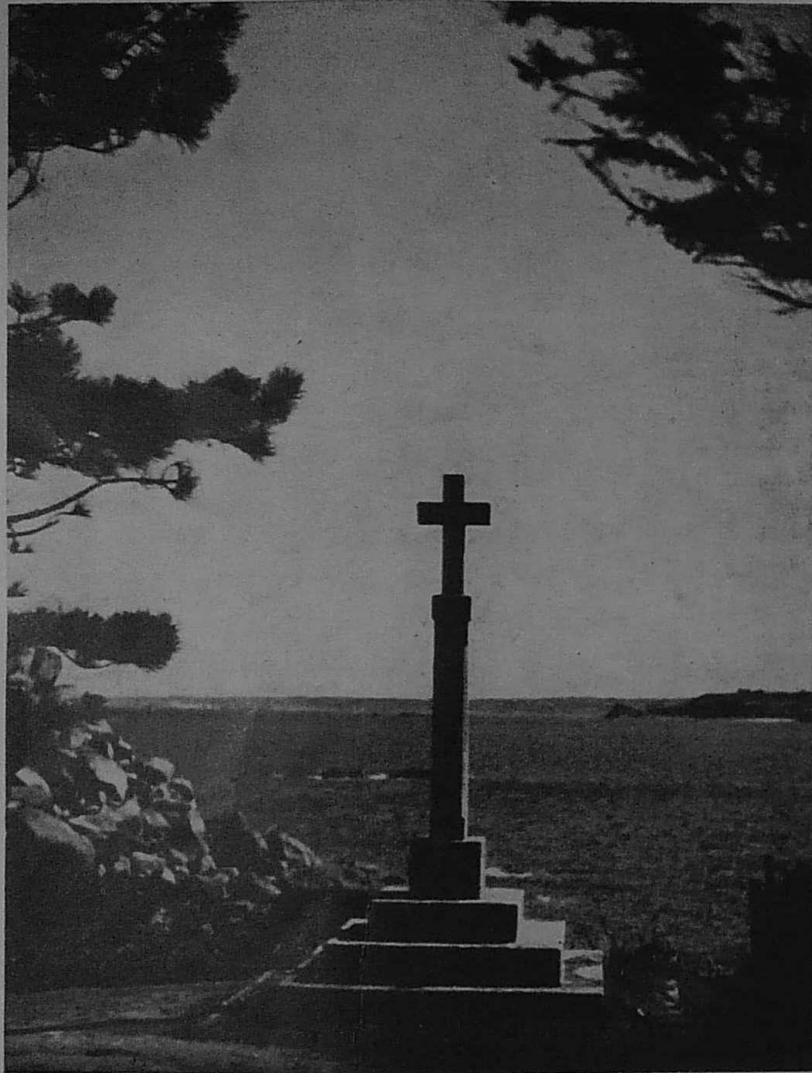
Même au sein des splendeurs de leurs décors magiques,
c'est toujours vers l'Arvor que tu regarderas ;
et malgré les chansons des sirènes antiques,
c'est en disant son nom que tu t'évaderas !

Salut, ô ma Bretagne, abri de mes amours !
Tes charmes sont en moi comme d'humbles veilleuses.
Par toi s'épanouiront les œuvres merveilleuses
Autant que tes ajoncs qui fleurissent toujours !

R. HAMEL.

1^{er} Janvier 1949.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
A SAINT-BRIEUC
SUR LES PRESSES DE LA SOCIÉTÉ
" LES PRESSES BRETONNES "
LE 12 OCTOBRE 1949



Calvaire de Pors-Rolland, en Ploumanac'h.

(Cliché STOLL, Perros-Guirec.)

